

Pour une approche écologique de l'habiter en hauteur. Approche anthropologique croisée de deux études de cas France-Roumanie (Introduction)

Bianca Botea

Anthropologue, Maître de conférences à l'Université Lumière - Lyon 2 et Chercheur au Laboratoire d'Anthropologie des Enjeux Contemporains (LADEC)

Olivia Legrip

Postdoctorante en Anthropology au LabEx COMOD (Université de Lyon) et affiliée à l'Institut supérieur d'étude des religions et de la laïcité (ISERL)

Les travaux de recherche sur l'habiter en hauteur mettent en avant deux perspectives possibles quant au statut de la question de la verticalité dans ces écrits. D'une part, l'habitat en hauteur et les environnements urbains qui les concernent apparaissent comme le contexte dans lequel se déroulent des pratiques sociales interrogées, qui constituent le centre de la recherche (migrations, inégalités, conflits de voisinage, rénovation urbaine...). Ici la verticalité est une donnée "secondaire" de la recherche, dans le sens où l'intérêt du chercheur ne porte pas tant sur cet aspect, qui constitue plutôt un "décor" des faits interrogés¹. D'autre part, dans d'autres travaux de recherche, la verticalité passe de ce statut de contexte à un objet de recherche en soi, l'idée étant de chercher la spécificité des modes de vie et d'habiter en hauteur par rapport à d'autres types d'habiter. Depuis que ce sujet sur la hauteur gagne de plus en plus d'intérêt en sciences sociales, cette seconde perspective préoccupe davantage les auteurs. Les géographes proposent de penser la ville comme tridimensionnelle, ce qui met la verticalité au cœur de l'analyse (Montes et al., 2017). La ville tridimensionnelle est prise en considération dans son plan au sol, dans la verticalité et dans les imaginaires des résidents.

Richard Baxter résumait bien le questionnement qui est au cœur de cette seconde approche, dans ses recherches sur un grand ensemble résidentiel de logements sociaux à Londres. La question principale que pose l'auteur est de savoir s'il existe un "chez-soi" (home) particulier généré par l'habitat en hauteur, à la différence des formes plus horizontales d'habiter. Pouvons-nous ainsi observer un rapport aux lieux et un sentiment d'habiter qui qualifieraient des modes d'existence spécifiques à l'habiter en hauteur ? « *This means that verticality does not just matter to residents, but can be central in their 'being' at home, in the phenomenological sense. Some residents are not just ordinary dwellers, but high-rise dwellers (Ingold, 2008). Vertical practices co-construct who they are in the world.* » (Baxter, 2017 : 350).

1 Il est intéressant par exemple de noter le nombre important des écrits scientifiques sur la rénovation urbaine, déployée généralement dans des quartiers populaires où l'habiter en hauteur est omniprésent, des écrits dans lesquels cette dimension de la verticalité est finalement rarement analysée en soi. Pour illustrer ces deux démarches différentes, nous pouvons citer d'une part le travail de Richard Baxter sur des HLM à Londres où la hauteur devient un objet de recherche en soi. D'autre part, nous pouvons mentionner les travaux de Morovich (2017), Overney (2014) ou Botea (2014) sur des Grands ensembles en France, où la verticalité n'est qu'un élément de contexte face à un intérêt porté sur d'autres aspects : questions mémorielles, pratiques de résistance citoyenne face à la rénovation urbaine, représentations du changement du quartier.

Cette perspective de la verticalité comme objet de recherche et comme rapport d'habiter sera aussi la nôtre ici.

A la lecture des différentes contributions sur l'habitat en hauteur en sciences sociales, nous pouvons faire un autre constat. Ces travaux variés révèlent un aspect équivoque de ce type d'habiter puisque nous passons d'une certaine qualité mentionnée à son contraire. Pour illustrer cela, nous pouvons observer que dans une même ville et à une même époque la verticalité peut être un symbole d'un habiter de standing (Bonneval, voir les contributions de l'auteur sur ce site) ou un emblème négatif des résidences ou des quartiers stigmatisés. Même au sein d'un même quartier ou immeuble, ceux-ci peuvent faire l'objet d'une valorisation positive par ses résidents et des représentations négatives par ceux qui ne les habitent pas. Sur un autre plan, certains auteurs ont montré que les immeubles en hauteur peuvent générer une certaine distance sociale, comme nous le verrons aussi dans cet article avec la ville de Braşov, alors que d'autres auteurs ont mis en avant, au contraire, des formes de proximité sociale et de sociabilité dans ce type d'habitations (Ghosh 2014 ; Baxter 2017). Ces résidences en hauteur peuvent parfois abriter des classes privilégiées et mettre en avant des phénomènes de distinction sociale par le biais de cet habitat, ou au contraire être des lieux d'habitation modestes voire de paupérisation.

Face au constat de cette disparité des aspects qui caractérisent l'habiter en hauteur, nous pouvons nous questionner sur la nature de cette agentivité qui qualifie d'une manière spécifique cet habiter, autrement dit sur les acteurs et les actants, matériels et immatériels, sur leurs relations ou agencements qui produisent cette manière spécifique d'habiter et sa valeur.

Dans les travaux de recherche menés sur ce sujet en sciences sociales, la tendance actuelle est de mettre en lumière le fait que la verticalité, dans sa dimension matérielle, ne peut pas qualifier en soi une valeur ou un type d'usage, car ceux-ci sont définis par une mise en pratique dans des expériences quotidiennes. « Verticality is not pre-given before action takes place, but is constructed in everyday life » (Baxter, 2017 : 335). Dans ce sens, de nombreux auteurs ont insisté sur l'importance d'analyser des pratiques "par le bas", complémentaires aux analyses des formes de production de la hauteur par les discours des concepteurs et des autres intermédiaires de la chaîne de valorisation de ce type d'habitat.

Dans sa recherche sur les pratiques quotidiennes des personnes vivant dans des immeubles en hauteur à Ramallah, Christopher Harker (2013) faisait une distinction intéressante entre deux manières d'approcher la verticalité. D'une part, il évoquait une perspective topographique, selon laquelle l'espace est regardé dans une dimension métrique, comme volume, ce qui nous amène à le considérer comme une matérialité déjà-là. Ici l'agentivité qui qualifie l'habiter en hauteur est placée du côté des qualités physiques de l'environnement. D'autre part, l'auteur évoque une perspective topologique, qui est aussi la sienne, selon laquelle l'espace (et la verticalité) ne prend sens qu'à partir des liens et des processus relationnels qui s'engagent dans cet espace. Harker cite ainsi Anna Secor (2013 : 4-5) sur le sens attribué à ces deux perspectives :

[T]opology focuses on the qualitative properties of space (as opposed to the geometric). Topologically speaking, a space is not defined by the distances between points that characterize it when it is in a fixed state, but rather by the characteristics that it maintains in the process of distortion and transformation (bending, stretching, squeezing, but not breaking). Topology deals with surfaces and their properties, their boundedness, orientability, decomposition, and

connectivity – that is, sets of properties that retain their relationships under processes of transformation (Secor in Harker: 2013 : 4-5).

Selon cette approche topologique, qui nous intéresse également ici, nous comprenons que la matérialité, et en l'occurrence de la verticalité comme matérialité, n'est pas une qualité physique qui qualifie en soi un espace, car elle n'est pas une surface inerte, à l'état fixe. Au contraire, elle est une caractéristique de l'espace qui se donne dans le mouvement, donc dans la dynamique de ses usages.

Les travaux sur l'habiter en hauteur menés en sciences sociales, notamment en anthropologie et sociologie, se situent sans surprise du côté de cette perspective topologique. Cependant, cela a parfois un effet inverse, avec une tendance à minimiser l'agentivité matérielle et à sur-évaluer la place de la construction sociale et symbolique de l'habiter, comme si cette dernière était une couche significative qui venait se super-poser ou donner sens à une réalité physique passive. Dans les recherches que nous avons effectuées au préalable à la Duchère (Botea 2014, 2019) et dans la ville de Braşov (<https://familiar-city.org/fr>), ainsi que par la comparaison des méthodologies différentes utilisées dans ces deux terrains¹, nous avons pu observer que notre démarche de recueil de données centrée sur les discours et sur les représentations tend à privilégier une perspective qui valorise la dimension sociale et culturelle des usages, laissant souvent de côté la dimension physique et matérielle. Nous faisons ainsi l'hypothèse qu'une démarche de recherche engagée vers une approche écologique et situationnelle ne donne pas seulement accès à des re-présentations, mais aussi à des perceptions engagées dans l'action directe avec ces environnements. Cette perspective écologique et relationnelle qui est la nôtre ici à partir d'une approche immersive de type anthropologique permet de recueillir une parole qui émerge dans des actions directes d'usage de ces espaces urbains. Cette possibilité d'observer ce rapport direct à l'espace, par exemple à travers l'accompagnement des personnes dans leurs itinéraires quotidiens commentés, permet à nos yeux d'observer d'une part l'agentivité matérielle des environnements (en saisissant les affordances des environnements matériels de la verticalité dans des situations pratiques de vie) et d'autre part, le poids de la dimension sociale, historique ou politique qui est souvent traduite par la parole dans ces actes en marche. Les entretiens que nous menons par ailleurs en dehors de ces itinéraires (avec des concepteurs et des résidents), nous permettent d'avoir accès à des histoires personnelles ou familiales et à approfondir des éléments qui peuvent être mentionnés brièvement dans la marche.

L'approche d'anthropologie écologique de Tim Ingold² qui nous inspire ici nous amène à considérer la verticalité non pas comme un simple « contexte » dans le sens d'une donnée historique, matérielle, politique, etc. sur laquelle sont posées des discours qui lui donnent socialement ou symboliquement sens³, mais plutôt comme un « environnement » dans le sens de cet auteur⁴. L'apport

1 Sur le terrain de la Duchère, la méthodologie a supposé essentiellement des observations et des entretiens (individuels et collectifs) réalisés dans des lieux précis (chez les personnes, dans des lieux culturels, dans des squares). Dans la ville de Braşov, en Roumanie, un volet supplémentaire a été ajouté, avec des itinéraires urbains commentés, des captations sonores et des vidéos « embarquées » prises par les interlocuteurs avec une caméra montée sur l'épaule (<https://familiar-city.org/fr/a-propos-de-nous/la-methode.html>)

2 Voir par exemple Ingold (2000, 2011) ou un recueil de textes de l'auteur traduits en français (Ingold, 2013).

3 Nous avons proposé par ailleurs une conception différente du « contexte » traitée non pas comme une « donnée » mais comme un « environnement » dans le sens de Tim Ingold (Botea, Mongeard, Serra, 2019).

4 Pour l'auteur l'environnement n'est pas une réalité extérieure à l'individu, mais ce qui s'élabore et ce qui se donne à voir à partir de lui. L'individu et l'environnement sont perméables l'un à l'autre. « L'environnement est un terme relatif – c'est à-dire relatif à l'être pour lequel il est un environnement. De la même manière qu'il ne peut y avoir d'organisme sans environnement, il ne peut y avoir d'environnement sans organisme » (Ingold, 2013, p. 28).

d'une perspective écologique repose dans le fait qu'elle ne traite pas de manière fragmentée les différents éléments de l'environnement (physique et matériel, symbolique, historique, etc.) mais dans une perspective intégrée ou dans un continuum. Elle nous invite aussi à regarder une tour, une barre, de manière plus large qu'un objet de référence en soi en l'intégrant dans le milieu qui lui donne existence. Cette perspective nous semble bien résumée par une phrase de Merleau-Ponty, reprise dans les propos d'Isaac Joseph lui-même mettant en avant l'intérêt des perspectives écologiques de la ville : « *Voir la maison (...), c'est accéder non seulement à un objet mais au monde dans lequel il est observable et accessible. (...) La maison n'est pas la maison vue de nulle part, mais la maison vue de toutes parts* » (Joseph, 2002).

Selon la perspective écologique un phénomène ou des pratiques urbaines ne sont pas saisis comme des objets finis ou représentés, autrement dit comme des réalités décontextualisées, sur lesquelles on peut porter des discours « de nulle part ». Cette perspective donne plutôt à voir les différents éléments du milieu où émerge ou qui font cette réalité, le travail en acte d'élaboration du phénomène qui nous intéresse. De manière inhérente, toute perception de l'environnement, et en l'occurrence de la verticalité, se donne à voir à partir d'une posture de mouvement, de mobilité, comme le soulignent les différents travaux sur la perception, à la suite du travail pionnier de James Gibson (1979).

Concrètement, l'approche écologique sur l'habiter en hauteur que nous proposons ici amène à situer ces immeubles dans des univers matériels et immatériels, autrement dans des environnements en mouvement qui se construisent et se définissent par les pratiques des concepteurs et des usagers. Dans cette perspective de la verticalité comme acte de perception et d'action, nous prenons à la fois en compte la matérialité des espaces, les ambiances, l'histoire de vie des personnes ou du quartier, etc., une complexité d'éléments qui sont à saisir en situation, en accompagnant les personnes dans leurs trajets quotidiens, ou à travers d'autres situations « plus statiques » d'entretien avec elles.

La qualité de l'habiter en hauteur n'est donnée ni prioritairement par des qualités physiques de l'environnement, ni avant tout par les relations sociales (ou dimensions symboliques) mais par les configurations environnementales qui sont générées par la hauteur, et qui lui donnent son sens. Comment caractériser alors ces configurations environnementales et urbaines de la hauteur ? Nous tenterons d'apporter quelques réponses à cette question dans nos contributions *Politiques de la verticalité et affordances de la hauteur* et *Résider ou habiter : les espace-temps de la hauteur. Etudes de cas en Roumanie (Braşov) et en France (Lyon, La Duchère)*.

Cette perspective relationnelle et écologique de l'habiter en hauteur y sera discutée à partir deux études de cas, dans le quartier de la Duchère à Lyon (France) et dans le quartier du Centre civique de la ville de Braşov (Roumanie). Les deux ont en commun un contexte de renouvellement urbain majeur marqué par des démolitions importantes et des restructurations. Notre hypothèse est que ces transformations révèlent et donnent un sens particulier à la verticalité, laquelle devient plus saillante à la lumière des mutations majeures entraînées dans le quartier.

Notre travail de terrain dans ces deux quartiers s'est appuyé sur une approche anthropologique, donc de type immersif. Nous avons réalisé, d'une part, des entretiens et de l'observation, d'autre part nous avons mis en place la méthode des itinéraires commentés, et effectué des captations des ambiances sonores et des vidéos « embarqués » prises par nos interlocuteurs, avec une caméra

d'action montée sur leur épaule (ou sur la tête pour les personnes traversant le quartier en vélo). Cette méthodologie qui permet aux personnes de filmer elles-mêmes leur environnement urbain, à la différence d'une démarche où c'est le chercheur qui saisit et qui cadre leur réalité, invite à aller au-delà des postures d'autorité (Clifford, 1983). L'utilisation de l'outil audio-visuel dans les travaux sur la verticalité à partir d'une démarche sensible reste très rare. Richard Baxter (2017), par exemple, s'appuie sur la photographie qu'il propose d'employer moins comme un complément pour le texte, que comme un outil pour engager émotionnellement les personnes de son terrain et pour produire avec elles du contenu. Quant à nos recherches, les captations vidéo avec la caméra embarquée ont été réalisées notamment sur le terrain de Braşov et uniquement durant les trajets à l'extérieur des immeubles. L'usage de cet outil à l'intérieur des immeubles, dans l'espace des appartements et dans les espaces communs, s'impose par la suite afin de prolonger ce travail et d'explorer la vue non seulement à partir d'une perspective écologique "du bas vers le haut" mais aussi "du haut vers le bas".

Références

- APPERT Manuel, 2016, Les formes de la métropole : du réseau à la canopée, de la mesure au paysage : Tours, skyline et canopée, Géographie. Université Lyon 2, 293 p.
- BAXTER Richard, 2017, "The High-Rise Home: Verticality as Practice in London", International Journal of urban and regional research, DOI:10.1111/1468-2427.12451.
- BOTEA Bianca, 2014, « Expérience du changement et attachements. Réaménagement urbain dans un quartier lyonnais (la Duchère) ». Ethnologie française Vol. 44, no 33 : p. 461-467.
- BOTEA Bianca, MONGEARD Laëtitia et SERRA Lise, 2019, « Connaissances par proximité dans la recherche sur la rénovation urbaine. », EspacesTemps.net [En ligne], Traverses, URL : <https://www.espacestems.net/articles/connaissances-par-proximite-dans-la-recherche-sur-la-renovation-urbaine/> ; DOI : 10.26151/espacestems.net-5ezs-v534
- CLIFFORD James, 1983, « De l'autorité en ethnographie » L'Ethnographie, n°2, p. 87-108, republié dans Céfaï, Daniel (textes réunis, présentés et commentés par). 2003. L'enquête de terrain. Paris : La Découverte, M.A.U.S.S.
- GIBSON James J., 2014, Approche écologique de la perception visuelle, édition Dehors.
- GOSH Sumata, 2014, "Everyday Lives in Vertical Neighbourhoods: Exploring Bangladeshi Residential Spaces in Toronto's Inner Suburbs", International Journal of Urban and Regional Research, vol. 38.6, DOI:10.1111/1468-2427.12170.
- HARKER Christopher, 2014, "The only way is up? Ordinary Topologies of Ramallah", International Journal of Urban and Regional Research, vol.38.1, doi.org/10.1111/1468-2427.12094
- INGOLD Tim, 2000, The perception of the environment: essays on livelihood, dwelling and skill, London, Routledge.
- INGOLD Tim, 2011, Being alive: essays on movement, knowledge and description, London, Routledge.
- INGOLD Tim, 2013, Marcher avec les dragons, Bruxelles, édition Zones Sensibles.
- ISAAC Joseph, 2002. « Le nomade, la gare et la maison vue de toutes parts » Communications, vol. 73, n°1, p. 149-162.
- ISAAC Joseph, 2006, « Résistances et sociabilités » in L'athlète moral et l'enquêteur modeste, Economica, Collection Etudes sociologiques.
- MONTÈS Christian, APPERT Manuel et DROZDZ Martine, 2017, « Enjeux de l'exploration culturelle des hauteurs urbaines », Géographie et cultures [En ligne], 102, URL : <http://journals.openedition.org/gc/5175> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.5175>
- MOROVICH Barbara, 2017, Miroirs anthropologiques et changement urbain, Paris, L'Harmattan, coll. « Anthropologie critique ».
- OVERNEY Laëtitia, 2014, « L'épreuve des démolitions à la Duchère : tactiques de résistance d'un collectif d'habitants », in Deboulet, Agnès et Lelévrier, Christine (dir.). Rénovation urbaine en Europe : quelles pratiques ? Quels effets ?, Presses Universitaires de Rennes, collection Villes et Territoires, p. 125-134.
- ROJON Sarah, 2014, « La rénovation de l'habiter dans le grand ensemble de la Duchère. Pour en finir avec la figure des « nouveaux habitants » », Recherches sociologiques et anthropologiques [En ligne], 45-1, URL : <http://journals.openedition.org/rsa/1132> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rsa.1132>
- SECOR Anna, 2013, "Urban Geography Plenary Lecture: Topological City", Urban Geography, 34 (1).
- TISSOT Sylvie, 2003, « De l'emblème au « problème » : Histoire des grands ensembles dans une ville communiste », Les Annales de la recherche urbaine, N°93, Les infortunes de l'espace. pp. 122-129.